



© **Les Éditions du Colporteur**

10 Allée Évariste Galois
63000 CLERMONT-FERRAND

Mail : contact@editionsducolporteur.fr

editionsducolporteur.com



ISBN : 978-2-488726-04-7

Crédits photos : Pierre Moulier.

Relecture et correction : Sébastien Massoulié.

Mise en page : Clémence Massoulié.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Le Gardien
du
Peyrarche**



Pierre **MOULIER**

Le Gardien
du
Peyrarche

Les Éditions
du Colporteur 



1

La Haute Vallée

On disait, dans la Haute Vallée, que la messe du dimanche remplissait l'église comme on remplit un coffre à sel : bien tassé, sans rien qui dépasse. Même par grand froid, même durant les foins, la nef retentissait de voix familières tant graves qu'aiguës, exploit qu'il fallait attribuer à l'abbé Louvier, soixante-trois ans, presque un gamin compte tenu de la moyenne d'âge du clergé en ces temps d'effacement de la foi. Le verbe haut mais le geste délicat, l'abbé avait le don des paroles réconfortantes, simples, directes, et c'était un brave homme. Il n'en faut pas plus, dans les recoins perdus des montagnes, pour conserver des ouailles qui ne demandent qu'à mettre leur pas dans ceux de leurs ancêtres.

Le progrès s'était imposé par le tracteur et le « congélo », la télé, hélas, la climatisation (un peu) et

le quad destructeur des chemins, mais dans les têtes on continuait à penser comme sous l'Ancien Régime, et le curé, depuis la disparition des seigneurs, restait la haute autorité morale des lieux.

Ce dimanche-là, la lumière entrait par les lancettes et posait sur les bancs des taches jaunes et bleues. Les vitraux trop colorés portaient une inscription permettant de les dater de 1863, mais personne ne s'était avisé de la lire. Les bancs avaient l'odeur de la vieille cire, mais seules les plus anciennes paroissiennes auraient pu y mêler la remembrance olfactive du cuir des sabots et des tabliers de chanvre, depuis longtemps abandonnés aux greniers, si ce n'est revendus au brocanteur.

Au-dehors, les vaches rouges semblaient mâcher l'air avec application, et les gentianes rutilaient aux bords des sentiers, pâles d'avoir bu la pluie. Le cliché se mêlait au trivial. Les touristes partis, on ne faisait plus semblant d'être moderne, et une sorte de mentalité ancestrale, semblant indestructible, pouvait refaire valoir ses droits. Il fallait vingt kilomètres de virages pour atteindre un gros bourg, et plus de cinquante pour joindre la sous-préfecture. On était au bout du monde. Depuis la montagne, sept vallées rayonnaient, plus ou moins fortement creusées, sans route ni chemin pour les relier durant des kilomètres. Les deux communes où officiait le curé Louvier occupaient l'extrémité de la vallée la plus isolée, au moment où la pente augmente brutalement pour rejoindre les sommets. Quelques Anciens appelaient encore cette portion la *ribeyra cavada* tant elle était étroite. Depuis une vingtaine d'années, la neige

avait commencé à se faire plus rare, mais la route n'en était pas moins bloquée de temps en temps, sans préavis. En ces pays accidentés, dotés d'un relief irrégulier poussant les vents en tous sens, il était dérisoire de se fier à la « météo » télévisée.

Des histoires couraient sur cette terre, qui ne couraient pas dans les communes voisines, contribuant à rendre l'endroit différent et, peut-être, parfois, légèrement *inquiétant*.

L'abbé Louvier n'avait jamais songé à quitter la soutane, qu'il était depuis longtemps le seul à porter parmi ses confrères. Issu d'une dynastie militaire, il aimait arborer par-dessous de solides « brodequins de marche à jambières attenantes », qu'il appelait, comme tout le monde, des « rangers », mais son pacifisme était complet par ailleurs. En accord avec le pays, il poussait assez loin le goût des vieilles traditions, avait relancé les rogations (la chaîne régionale en avait fait un beau reportage) et la Fête-Dieu itinérante, avec fleurissement des croix des deux communes où il officiait. Ses confrères ne le jalousaient pas, malgré ses succès, mais rejetaient son « traditionalisme » jugé suranné. Ils auraient pu se plaindre de la différence de charge de travail, car leur juridiction à eux s'étendait à une quinzaine de communes chacun. Il était clair que l'évêché tentait de limiter l'influence du « tradi ».

La fête des reines, qui avait lieu ce dimanche, faisait courir du monde : on allait vendre et racheter, par plaisanterie et par serment, les titres de roi et de reine du village — une cérémonie où la louange et la drôlerie se tenaient par la main. Mais l'abbé Louvier restait par-

faitement calme et digne, avec sa soutane noire comme la nuit et cette façon d'être debout devant l'autel, droit comme un « i », qui donnait aux enfants une idée exacte de ce qu'est la gloire sacerdotale. Il tentait d'apporter un peu de sérieux à cette cérémonie trop laïque à ses yeux, bien qu'elle fût rigoureusement agréée par les « autorités ». Il est vrai qu'il s'agissait des « autorités » de jadis, et même, en dernier lieu, du XIX^e siècle, ère lointaine que même la Marguerite et ses cent-trois ans n'avaient pas eu le bonheur de connaître. L'abbé se voulait le champion de ce genre de reviviscence. Il appelait cela « revenir aux fondamentaux », mais semblait désormais avoir un léger doute quant au caractère « fondamental » des reinages.

Marie Delpuch, la petite soixantaine, fut déclarée reine après une enchère digne de son statut. Émile Costeroste, trente-sept ans, son neveu, assumait gentiment d'être son roi. Tous deux pourraient se prévaloir du titre durant l'année entière. On les appellerait *Monsieur le Roi* et *Madame la Reine*, avec sérieux et même emphase, sauf Jeantou, qui ne respectait rien.

Pour ramener un peu son monde aux réalités, le curé fixa son homélie sur les droits de la raison, qu'il fallait, selon lui, préserver coûte que coûte. Il s'en prit aux « prestiges frelatés » des légendes et à la « bêtise dangereuse » des mythes, évoquant celui de la *Bête*, qui, croyaient savoir quelques-uns, arpentait les montagnes depuis des siècles.

— Cette bête porte bien son nom, argumentait l'abbé, mais ceux qui croient qu'elle existe le méritent mieux encore ! Le Bon Dieu a créé les hommes, les

vaches, les poules, et même les loups, pour nous rappeler que la vie ici-bas n'est pas une partie de plaisir, mais il n'a pas fait de « bête » que nul n'a vue et qui viendrait dévorer les innocents sans raison.

Et il termina sur cette envolée : « Dieu n'est pas un criminel ! »

Nul n'osa le contester, car on ne reprend pas un curé en chaire, mais à la fin de la messe, ce fut la vieille Marguerite qui se chargea de faire valoir les droits, eux aussi imprescriptibles, de la tradition. Oui, il y avait bien une bête, tout le monde le savait, sauf lui : bon curé certes, mais arrivé récemment et imbu des idées de la ville, malgré sa belle soutane.

— Allons, Marguerite, je ne suis pas un étranger tout de même, bien que je sois originaire de l'autre côté des montagnes. C'est le même département, ne l'oubliez pas !

— Peut-être, mais ce n'est pas tout à fait la même façon de parler. Votre patois est moins sec que le nôtre, il est moins *pur*, je dirais.

— Mais on arrive pourtant bien à se comprendre, se défendit le prêtre, c'est l'essentiel.

— Se comprendre, c'est vite dit, répondit sèchement Marguerite, qui semblait tout à coup plus vieille de trente ans à défendre ainsi « son patois » contre celui de « l'autre côté des montagnes ».

Les mots, pourtant, ne différaient guère, mais la prononciation un peu, ce qui suffisait à introduire une distance chez ces gens ayant peu voyagé. L'abbé Louvier ne pouvait que s'avouer vaincu. On ne raisonne pas une centenaire.

Le pays se divisait en trois catégories : ceux qui

n'avaient jamais bougé, comme Marguerite ; ceux qui avaient gagné leur vie ailleurs, parfois avec grand succès (on les appelait les « Parisiens », même s'ils vivaient à Lyon ou à Marseille ; on ne les voyait que pendant les vacances) ; et les nouveaux venus, les néoruraux, qui étaient comme des fantômes, à qui l'on aurait bien dit bonjour s'ils avaient fait l'effort de le dire en premier, mais qui, pour l'heure, ne comptaient pas. Dans cent ans peut-être... à condition qu'ils restent, bien entendu.

Marguerite, Marie et Émile faisaient partie de la première catégorie, celle qui tenait à visiter ses morts au cimetière, sachant depuis leurs sept ans, qu'à l'issue d'un voyage immobile plus ou moins bref, ils les y rejoindraient.

La communication entre ces trois catégories était faible, voire nulle. Les « Parisiens » portaient les mêmes noms que les indigènes, et tout le monde était cousin, mais la distance géographique, hors les deux mois d'été, et souvent la distance sociale, empêchaient que l'on se sente pleinement apparentés. Ce n'est pas que certains membres de la première catégorie, celle des immobiles, n'aient pas eux aussi connu la « réussite » — il y avait des « millionnaires » au pays, on le savait —, mais enfin, il était établi dans la mentalité collective que réussir vraiment impliquait de quitter le pays, puis d'y revenir de temps en temps pour se montrer, tandis que les millionnaires exclusivement locaux se cachaient habilement derrière une allure de pauvre. Le vieil Amblard, par exemple, des Roucheyres : on disait qu'à quatre-vingts ans il s'était mis à porter les frus-

ques de son père, mort à cet âge vingt-cinq ans plus tôt... Et pourtant, il payait « l'impôt sur la fortune », comme on disait, au pays, pour signifier l'aisance !

Les cloches marquaient la fin de la célébration. Les arbres de la petite place Saint-Mary, du nom de l'évangéliste local, bougeaient lentement au gré du vent, à droite, à gauche, en faisant un peu de bruit, le tronc seul restant immobile. Un poète aurait pu se demander qui avait imité l'autre, de l'arbre ou de l'habitant.

À côté du porche de l'église, dont la banquette de pierre usée témoignait de sept cents ans de station assise, une grande croix de bois en avait remplacé une autre il y a cent ans, qu'on pouvait voir sur les vieilles cartes postales que collectionnait le curé. Elles étaient, du reste, absolument identiques. Un peu plus loin, au centre de la place, le monument aux Morts affichait trente-sept noms, dont aucun n'était une surprise. Émile Costeroste pouvait y lire celui de son arrière-grand-oncle homonyme, **ÉMILE COSTEROSTE**, tué à Verdun, à côté des **DELPEUCH**, des **GANDILHON** (prononcer *Gandi-yon*) et des **BROQUIN**. Ce répertoire était d'autant moins étendu qu'il comprenait exactement douze Gandilhon.

Marguerite ne voulut pas laisser entendre qu'elle était fâchée avec le curé et, avant de rejoindre sa maison, elle félicita longuement ce prêtre en soutane qui avait réussi à remplir son église et que tout le monde appréciait.

Ah, pensa-t-elle en s'en retournant, si seulement il n'était pas si moderne...



2

Victor

Il n'y avait pas exactement *tout le monde* à la messe, mais on ne s'effarouchait guère de l'absence du poivrot, et on admettait celle de Jean-tou, le seul vrai « rouge » du pays, qui avait hérité des idées avancées de son trisaïeul républicain, à l'époque où la République n'allait pas de soi.

En revanche, on s'expliquait mal l'absence du vieux Victor Gandilhon, homme des montagnes s'il en fut, mais constant porteur, autour du cou, de la petite Sainte Vierge familiale, et, en outre, toujours prompt à se signer au croisement d'une croix de chemin. D'aucunes l'avaient entraperçu récitant le chapelet au bord de la forêt ou assis face à l'étang que tous ici appelaient le « lac ». Mais personne ne le vit jamais à la messe, pas même lors des obsèques.

Victor habitait une maison typique du pays, basse et un peu farouche, plantée en crête comme une auberge qui aurait fait faillite. Les volets avaient perdu depuis longtemps la teinte du bois neuf, et la porte grinçait avec le sérieux d'un coffre usé. Deux fois l'an, à la Saint-Victor et à Pâques, le curé s'y rendait avec son sac d'osier sous le bras et un petit flacon d'huile sainte, si l'on en voulait. Le chemin montait, la montagne respirait, on y laissait en route des bonjours et des dits de circonstance, au gré des rencontres.

Victor ne venait pas à la messe. Ce n'était pas une rumeur isolée, et l'on en faisait des versions comme l'on fait des fromages — selon la saison, avec plus ou moins de sel. Certains disaient qu'il gardait un orgueil mystérieux, d'autres qu'il avait pris grief contre quelque prêtre d'autrefois ; d'autres encore, plus doux, murmuraient qu'il parlait à Dieu autrement. En réalité, personne ne savait.

La maison de Victor amplifiait le mystère : des crucifix partout, des Vierges en bois naïf, des ex-voto à demi ternis, des cierges consumés, et sur tous les murs, des statuettes et des estampes pieuses. Tout le cantou, autour de la cheminée, semblait tenir lieu de chapelle, mais la chambre en était une autre.

Quand l'abbé Louvier traversa l'allée gravillonnée pour frapper à la porte, le chien de Victor, bête noire et courte, vint flairer les souliers excentriques du prêtre comme s'il cherchait la bénédiction au creux des lacets. Victor n'eut pas à ouvrir, car en ce pays où le voisinage est toujours parfaitement connu depuis des siècles, on entre chez les uns et les autres sans cérémonie, en s'annonçant seu-

lement de la voix. Le curé entra, s'annonça brièvement, regarda les madones alignées comme des compagnes silencieuses, leva la main, et pour la centième fois, demanda : « Victor, pourquoi ne viens-tu jamais à la messe ? » La réponse ne vint pas immédiatement. Et, pour la centième fois, Victor se fendit de quelques mots sibyllins.

— Je prie, fit observer Victor, vous le savez bien là-bas, au village. Je prie souvent.

— Tu sais que la foi se fait aussi en communauté, dit le curé, doucement. Le mystère se partage.

— Peut-être, répondit simplement Victor, qui estimait avoir suffisamment sacrifié à l'interrogatoire rituel.

On parla d'autre chose.

Victor Gandilhon, colosse calme, la soixantaine passée depuis on ne savait quand, vêtu en toute occasion d'une barbe et d'un béret, portait un nom courant dans la vallée, mais il était le seul à pouvoir l'assortir du sobriquet traditionnel de sa lignée, par lequel on désignait de préférence ces Gandilhon-là, pour les distinguer des autres. Il y avait des Gandilhon dits *Brave*, plus bas dans la vallée, et d'autres dits *Bâtard*, sans que personne n'ait eu l'idée de s'en offusquer. Quant à lui, il était le dernier des Gandilhon dits *Guerrier*, sans doute à cause d'un ancêtre connu comme soldat. Même les jeunes parlaient parfois de « *Guerrier*, le vieux de la montagne », sans prononcer le nom de Gandilhon, que beaucoup d'ailleurs partageaient. Le sobriquet perdurait parce qu'il restait utile. À sa mort, il serait revenu de droit à son fils aîné, s'il en avait eu un.

— Dis-moi, Victor, es-tu toujours féru de toponymie ?

Le mot, bien que savant, n'était pas inconnu du vieil homme, qui se vantait souvent de savoir *les vrais noms*.

— Ah, ne me lancez pas, l'abbé, vous savez que vous finiriez par souper dans ce vieux cantou, et la soupe n'est pas fameuse aujourd'hui.

L'avertissement était purement rhétorique et Victor se lança sans attendre.

— Tous les noms sont faux sur leurs cartes faites à Paris. Ils ont tout écorché ! Pas plus tard qu'hier j'ai dû reprendre le fils Bergheaud qui me parlait de ma montagne avec je ne sais quel nom de fantaisie : *Peyre-Arse* !

Et il répéta le nom avec un geste de dépit : « *Peyre-Arse* ! »

— Et alors, fit le prêtre, qui se piquait lui aussi de ces questions, tout le monde dit bien « *Peyre-Arse* », qui signifie « pierre brûlée » en occitan.

— Ne me parlez pas d'occitan, l'abbé, ou je me tais. Je ne connais que le patois, et ce n'est pas à mon âge que vous ferez de moi un Provençal ou un Toulousain. C'est Peyrarche qu'il faut dire, c'est Peyrarche qu'on a toujours dit, et il n'y a pas plus de « pierre brûlée » sur le Peyrarche que de mimosas fleuris sur le Puy Mary. Peyrarche, c'est la *pierre arquée*, voyez-vous, et d'ailleurs allons la voir, cette pierre arquée, puisqu'elle nous regarde depuis des temps.

Les deux hommes sortirent.

Le Peyrarche imposait au paysage sa formidable masse et sa double arcature, l'une en creux, l'autre

en bosse, cette dernière à la manière de ces coffres anciens qu'on nomme pour cela des *arches*. On n'aurait trop su dire, dans l'hypothèse qui avait la faveur de Victor, si c'était l'arche en creux ou celle en bosse qui avait généré le nom ; peut-être les deux, après tout.

— Les noms comptent, l'abbé, mais tout le monde s'en fiche aujourd'hui. Les marcheurs du dimanche, les « randonneurs », comme ils disent, passent ici sans les connaître. Ils marchent sans savoir où ils mettent les pieds ! Il ne faut pas s'étonner du manque de respect, et puis des détritrus qu'ils laissent.

— Tu exagères, Victor, nos touristes sont assez civilisés. Et puis ceux qui viennent là aiment sûrement la nature.

— La « nature », mais qu'est-ce que c'est que cela, la « nature » ? Mon père n'a jamais prononcé ce mot-là, savez-vous. Et moi, je n'en ai pas besoin. Je connais les noms.

Victor s'arrêta de marcher, tendit sa canne dans la direction du sud-ouest, montra l'horizon.

— Tenez, dit-il, voilà *Pramajou*, qui doit être à un peu plus de 1 400 mètres d'altitude. Personne ne connaît plus le nom, je suis le dernier, il ne figure sur aucune carte. C'est pourtant un nom tout simple, un nom qu'on n'a pas cherché loin, pour le compte, *Pramajou* : *le grand pré*. Vous savez peut-être que je fouille dans les vieux papiers, à la mairie, de temps en temps. C'était marqué dans les registres par le curé, en 1675 je crois, enfin quelque chose comme ça : un nommé Journiac,

Pierre, y est mort un soir, en rentrant chez lui, perdu dans la neige. Le curé a bien écrit le nom, *Pramajou*, alors moi, je peux vous dire où c'était, car je le sais. Vous interrogerez tout le monde au village pour voir si un autre le sait. Jeantou peut-être, parce que cet idiot-là sait des choses, figurez-vous. Mais cela m'a fait un nouveau nom à garder : « Pierre Journiac », mort en 1675 à Pramajou. Voilà *long temps* qu'il n'a plus sa tombe au cimetière, celui-là.

— Tu l'as sauvé en exhumant son nom, dit l'abbé. Il n'est plus tout aussi mort maintenant.

— Il était mort et il ne l'est plus, abonda Victor, c'est vrai. Quand le nom vit encore, quand il est prononcé, la vie est là. Je suis content de vous avoir parlé de Pierre Journiac, et vous avez bien fait de monter voir le vieux fou, hein.

Les deux hommes se taisaient maintenant, comme ayant épuisé toute leur maigre réserve de paroles, fascinés par les rougeoiements du soleil déclinant sur les rocs redevenus rouges de lave. Voilà qui pouvait bien faire penser, un peu, à la pierre brûlée.

Le vent soulevait les herbes par vagues, les cloches tintaient au cou des vaches comme autant de chapelles vivantes... Un meuglement long et douloureux indiquait la perte d'un veau.

Victor rompit le silence, un peu à contrecœur :

— Le cycle de la vie, l'abbé. Vous priez pour cette bête, n'est-ce pas ? Moi, je le ferai ce soir, au fond du bois. Et demain encore.

Victor semblait hésiter à poursuivre sa phrase.

— Eh bien, Victor, tu la connaissais, cette bête ?

— Je les connais toutes à leur meuglement et à leurs cornes quand je les vois, ce qui est plus facile. Quand on pense que certains les leur coupent...

— Cela ne se fait pas ici, ajouta l'abbé, et le premier qui s'y amuse aura de mes nouvelles à la messe, tu peux m'en croire.

— Le veau a disparu, et le petit Vidal l'a cherché partout sans le trouver. Il doit bien être quelque part pourtant...

— Les loups, peut-être ? risqua l'abbé.

— Allons, il y a bien assez de brebis et de tendres agneaux, vers Entremont, pour que les loups n'aient pas besoin de s'attaquer à des veaux, et la mère l'aurait défendu.

L'abbé Louvier crut entrevoir la pensée de Victor.

— Ne me dis pas que tu crois à cette histoire de bête immortelle qui hante le pays... J'en ai parlé à la messe, figure-toi, et tu devrais y venir de temps en temps d'ailleurs, ça remet les idées en ordre.

— Je ne dis pas que j'y crois, non, répondit Victor. Mais sait-on bien ce que l'on croit, l'abbé ? Vous ne seriez pas trop mal placé pour parler de ces choses-là !

— Je crois en Notre Seigneur Jésus-Christ, comme toi je pense, et c'est suffisant il me semble.

— Il y a ce qu'on nous dit de croire et ce qu'on croit sans qu'on nous en parle. J'ai mes croyances, comme tout le monde. Mon père croyait à la *Bête*, et son père avant lui. Mais ce soir, j'ai une autre bête en tête, une pauvre vache qui a perdu son veau. Écoutez-la, cette malheureuse...

Le curé admirait la sincérité de cet homme rugueux, mais il réprouvait en lui quelque chose qu'il ne savait définir, en sus de cette excessive naïveté.

En guise d'au-revoir, il donna trois coups muets sur l'épaule de *Guerrier* et redescendit au village.